

## FAÇON PUZZLE

Lundi 8 juillet, 9h30, commissariat de Meaux. L'agitation règne dans les locaux de la brigade mais Garrec n'en a cure : elle en est à son troisième café, dans son bureau au fond du commissariat. Palardoux arrive la gueule enfarinée :

— Bonjour, chef, j'ai une pêche d'enfer aujourd'hui, j'étais à un concours de grass track handisport ce week-end, c'était super !

— Vous m'en voyez ravie, Ghislain. Au fait c'est quoi ce bordel ?

— Vous êtes pas au courant, le nouveau commissaire est arrivé. Et c'est une femme, plutôt jolie. On n'a pas perdu au change.

Hervé Bidoux entre à son tour au mépris de toute politesse.

— C'est un beau petit lot la nouvelle commissaire, ça nous changera de ce gros rollmops faisandé de Royco !

— Et elle a quel âge, Miss Fliquette ? demande Garrec.

— Vingt-cinq ans à tout casser, puis c'est une intellectuelle, elle fait des phrases avec des C.O.D., commente Bidoux avec sa finesse coutumière de recalé au brevet des collègues.

— Encore une gamine pistonnée...

— Salut, Palardoux ! beugle Sylvain Putois, hâlé et rasé de frais, sur le pas de la porte. Pas commode, la nouvelle ! Elle a fait toute une histoire à la secrétaire pour qu'elle vienne ses bonzaïs afghans, puis elle a balancé à la poubelle toutes les affaires persos qui traînaient : portables, bouteilles d'eau, grilles de sudoku et la Barbie Caillera de Jean-Gilbert !

— Oh non, pas la Caillera, c'est sa préférée, se lamente Palardoux, y'a même une petite barre de fer et un gros doberman avec...

— La ferme, Ghislain ! s'emporte Garrec en renversant son fond de café. On va pas se laisser emmerder par une arriviste à peine sortie de la maternelle ! On en a vu d'autres, on va la mâter, cette pimbêche ! J'étais déjà sur le terrain qu'elle portait encore des couches !

— Tu crois pas si bien dire, dit une voix en provenance du couloir.

Bidoux, Putois et Ghislain se retournent et se mettent au garde-à-vous comme un seul homme : sur le seuil se tient une grande femme brune, l'air sévère et le tailleur strict.

— Géraldine ? Qu'est-ce que tu fous là ?

— Commissaire Garrec, répond la femme en lui tendant la main. Il n'y a pas lieu de m'appeler Géraldine dans l'enceinte de ce commissariat. J'exige également le vouvoiement de la part de mes hommes. Et de vous aussi, naturellement.

Le lieutenant Chantal Garrec serre avec stupéfaction la main de sa fille.

— Messieurs, veuillez nous laisser, je vous prie.

— A vos ordres, commissaire, répond Bidoux, impressionné.

Pendant que les trois hommes quittent la pièce, la remplaçante de Royco prend une chaise et s'installe en face de Garrec.

— T'aurais pu me dire que c'était toi la nouvelle commissaire ! Et d'abord depuis quand t'es dans la police ? J'croisais que c'était un boulot à la con !

— La dernière fois que je t'ai vue je rentrais à la fac, de l'eau a coulé sous les ponts depuis...

— C'est toi qui m'as pas donné de nouvelles.

— T'aurais quand même pu m'appeler une fois en six ans, non ?

— Tu m'emmerdes, Géraldine !

Derrière la porte, Bidoux, Putois et Ghislain ne perdent pas une miette de l'engueulade.

— Sale petite merdeuse ! Tu te crois meilleure que les autres parce que tu lis Nietzsche aux chiottes et que tu vas voir des films suédois sous-titrés ?!

— Je te rappelle que je suis ta supérieure ! Tu me dois un minimum de respect ! Et si ça ne te plaît pas d'être là, tu peux demander ta mutation.

— Y manquerait plus que ça, tiens ! C'est quand même mes vingt-quatre ans de boutique qui ont payé ta bouffe, tes fringues, ton scooter et tes cours de salsa ! Hors de question que je parte d'ici, à moins que ce soit les pieds devant !

— Soit. Comportons-nous en adultes alors. Ça te changera pour une fois.

— C'est la meilleure, celle-là ! enrage Garrec en se levant. J'ai pas de leçons à recevoir d'une morveuse qui est fan d'Obispo ! J'ai bien compris où tu veux en venir, t'es là que pour me chier dans les bottes, ben tu te goures, ma pauvre ! J'fais ce que je veux dans ce commissariat, c'est chez moi ici, fous-toi ça dans ton petit crâne de pisseuse parachutée !

On frappe à la porte.

— Quoi ? hurlent en même temps les deux Garrec.

Palardoux ouvre doucement.

— Euh, chef, enfin, commissaire, on a reçu un drôle de paquet pour vous. Ou pour vous, chef, on sait pas. (Silence.) Faut que vous veniez voir ça.

Sur le bureau de la secrétaire Marie Poincaré se trouve un énorme carton, frappé de l'inscription « Pour Garrec » au marqueur, autour duquel s'amassent les membres du commissariat — soit Hervé Bidoux, naze complet sans grade en raison d'un taux d'absentéisme et d'alcoolémie élevés, Sylvain Putois, lieutenant du S.R.P.J. de Strasbourg récemment muté à Meaux, Jean-Gilbert, le standardiste, et Mahmoud, un joint en poche, qui se bouche le nez. Poincaré est par terre, dans les vapes.

— Qu'est-ce qui y'a de si extraordinaire dans ce carton ? demande Géraldine en voyant l'attroupement.

— J'suis sûr que vous avez jamais vu un truc pareil, répond Bidoux.

— Montrez voir.

En même temps que Garrec et Palardoux, la commissaire jète un œil au contenu du carton : une grosse corbeille de fruits remplis de doigts coupés et d'un ananas.

— C'est quoi, cet ananas ? s'interroge Palardoux.

— C'est pas les doigts qui vous perturbent, vous ? tance Chantal Garrec.

— Ca pue la mort.

— C'est un gag, non ?

— Faudrait peut être ramasser la secrétaire.

— Non, c'est normal, elle est spasmophile.

— J'connaisais une fille spasmophile qui était en licence de linguistique, un jour elle est tombée dans son assiette d'épinards au resto U.

— Quelqu'un a commandé un panier garni d'orteils ?

— Mettez-la en veilleuse, Bidoux.

— Oui, Mademoiselle Géraldine.

— Commissaire Garrec.

— Oui, commissaire.

— Vous êtes sûrs que c'est des vrais doigts ?

— Et un vrai ananas ?

— Laissez tomber avec cet ananas, Ghislain. Alors, commissaire, quelle est la procédure à suivre ? dit Garrec en se tournant vers sa fille.

10h18, le commissariat est sur le pied de guerre : les bureaux ont été dégagés, le personnel réquisitionné et les doigts, huit cent quatre-vingts en tout d'après Ghislain qui les a

rapidement comptés, distribués à chacun en petits tas. Face à ses troupes, Géraldine prend la parole d'une voix forte :

— Nous sommes sur un cas complexe. Je sais que je viens d'arriver et que nous ne nous connaissons pas, mais nous allons nous serrer les coudes pour la résoudre. Vous allez tous trier vos doigts : main gauche, main droite, pouce, index, majeur, annulaire, auriculaire, doigts d'hommes et doigts de femmes. Mettez à part ceux de types asiatiques ou africains. Monsieur Mahmoud va vous donner des coupelles pour vos rangements. Une fois le tri effectué, vous prenez les empreintes et vous les comparez à celles du fichier. Je compte sur vous pour respecter mes ordres à la lettre. Au travail.

Pendant que la commissaire part s'isoler dans son bureau, Mahmoud fait le tour des tables pour distribuer des barquettes empruntées au kebab d'en face, sur lesquelles il a pris soin d'écrire le nom des doigts.

— Putain, cent-vingt-cinq doigts chacun, on n'a pas fini ! peste Garrec. J'espère au moins qu'ils avaient les mains propres !

— Vous croyez que ces des doigts de morts ? demande Ghislain. C'est peut-être des doigts d'otages, comme dans l'affaire du baron Parpaing, on avait envoyé ses deux pouces à la famille pour la forcer à payer.

— Ca a marché ?

— Non, ils l'ont relâché au bout d'un an, et avec plus aucun doigt.

— Faut que j'appelle mon père pour demander mais j'suis sûr que c'est pas halal, ces machins, s'offusque Mahmoud.

— Tourne-les vers la Mecque, ça compensera, répond Putois. Tiens, j'ai le doigt d'un gosse. Ou alors c'est celui d'un nain. Ou du gosse d'un nain. Ou du nain d'un gosse.

— Moi j'ai celui d'un vieux, dit Bidoux. J'te l'échange contre ton doigt de nain.

— Tu rigoles, un doigt de nain ça vaut au moins trois doigts de vieux !

— Arrêtez, vous deux, c'est pas des vignettes Panini, tempère Garrec. Dites-vous bien que tout ça, ça doit faire un paquet de cadavres qui nous attendent quelque part.

— Ils vont nous arriver en plusieurs fois, visiblement.

— Vous allez un peu vite, ils sont pas forcément morts. Le doigt n'est pas un organe vital. J'avais un vieil oncle à qui il manquait un doigt à la main droite et deux à la gauche, ben ça l'empêchait pas de jouer du piano.

— Ca m'étonne pas, regardez Django Reinhardt.

— C'est les gitans, ça, ils savent toujours se démerder, j'en ai connu un qui était manchot et pickpocket.

— Tiens, c'est bizarre, dit Palardoux, celui-là il est trop poilu pour un doigt de femme mais y'a du vernis dessus. Je le range où ?

— Soit tu l'épiles et tu le mets avec les doigts de femme, soit tu racles le vernis et tu le mets dans les doigts d'hommes.

— Moi, ça me dégoûte, je regarderai plus jamais les doigts pareil, dit Marie en soupirant. Finalement, on se rend pas compte de la chance qu'on a d'en avoir dix. C'est bien utile, quand même. Beurk, un doigt avec une chevalière !

— Un doigt de ringard. C'est trop pour moi, j'vous laisse ma part, fait Mahmoud.

— Pour moi, reprend Bidoux, c'est un serial killer des doigts.

— Pardon ?

— Un tueur en série des doigts. Un fétichiste. Il kidnappe des gens, il leur coupe les doigts et il les relâche.

— Et pourquoi il nous les aurait envoyés ?

— Parce qu'il en a tellement qu'il sait plus quoi en faire. Il partage sa collection.

— N'importe quoi. A mon avis, c'est terroriste. Ca se voit tout de suite, c'est des doigts de juifs et d'Arabes, ils doivent venir de la Bande de Gaza.

— Y'a des Postes là-bas ?

— Vous vous plantez tous. C'est un avertissement pour la commissaire, ça fait pas un pli, y'avait son nom sur le colis.

— A moins que ce soit pour moi, dit Garrec.

— On vous en veut, chef. Faudrait qu'on vous mette sous protection.

— Du calme, Ghislain ! C'est pas une armée de doigts pourris avec un ananas qui va m'impressionner !

— Vous pensez pas que c'est l'ananas, la clef de l'affaire ? Y'a sûrement un symbole mystique de l'ananas, faudrait faire des recherches...

— Vous avez raison, Ghislain, on n'a que ça à foutre ! On va aller faire un tour à la bibliothèque en potassant tous les bouquins sur les ananas !

— Oh, c'est une bonne idée ça, en plus j'ai refait ma carte la semaine dernière, au soixantième livre emprunté on gagne un petit napperon brodé !

— Ghislain, bouclez-la, c'est déjà assez chiant comme ça ! conclut Garrec. Et si quelqu'un d'autre l'ouvre encore pour déblatérer je ne sais quelle histoire de doigts, je lui fais bouffer les siens jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Mardi 9 juillet, 8h36, au commissariat. Après des dizaines d'heures passées à trier les doigts et à rentrer les empreintes dans le fichier de la police, Garrec et Palardoux retrouvent Géraldine pour faire le point sur l'avancée de l'enquête alors que tous leurs collègues sont partis dormir.

— Les recherches dans le fichier nous ont permis d'identifier quatre personnes, tous du département : Raoul Slibard, quarante-quatre ans, chômeur, suicidaire, n'a plus donné signe de vie depuis le 3 juin 2003 ; Guy Deguinguois, quatre-vingt-dix-huit ans, malade d'Alzheimer, s'est échappé de sa maison pour vieux le 4 avril de cette année ; Simone Lambert, trente-trois ans, prostituée disparue alors qu'elle allait à son travail il y a quinze jours et enfin, notre dernière chance : Patrice-Fabrice Merluchon, vingt-sept ans, responsable du rayon surgelés au Promo Coco de Meaux. Jusqu'à preuve du contraire, il n'a pas disparu.

— Ou alors sa disparition n'a pas été signalée parce que tout le monde s'en fout, chef.

— Ghislain, allez nous chercher deux kawas au lieu de dire des conneries.

En l'absence de l'inspecteur, les deux femmes se toisent avec circonspection, puis la mère dit à la fille :

— Décidément, ça ne te va vraiment pas le noir : tu ressemble à une mémé corse qui reviendrait d'un enterrement.

Géraldine Garrec fait mine de ne pas avoir entendu et se plonge dans le dossier concernant Patrice-Fabrice Merluchon :

— Ce type est connu de nos services parce qu'il a assommé une octogénaire avec un cuissot de chevreuil surgelé ?

— Exact, le souci c'est que la vieille est morte et que ses enfants ont porté plainte, les chacals, non contents de récupérer l'héritage, ils ont voulu se faire du blé sur le dos de ce pauvre type.

— Tu le connais, ce Merlu...

— chon : Merluchon, non je le connais pas mais j'imagine que c'est un zouave qui en a eu marre de se faire emmerder toute la journée par des clients insupportables, c'est sûrement de la légitime défense en quelque sorte.

— Et la victime alors ? En tant que flic, on doit être du côté des victimes, non ?

Alors que Chantal Garrec cherche une réplique cinglante à asséner à sa fille, Palardoux ouvre délicatement la porte du bureau avec le pied droit, en essayant d'éviter de renverser le liquide brûlant des trois gobelets qu'il a du mal à tenir avec ses deux mains.

10h03, parking de Promo Coco. Garrec et Palardoux sortent de l'épave leur tenant lieu de voiture de fonction.

— Vous êtes sûre qu'on aurait pas du téléphoner chef ?

— C'est pas pour l'inviter au bal des débutantes : c'est pour savoir pourquoi on a reçu deux de ses doigts en colissimo et s'il a une explication pour les huit cent soixante-dix-huit autres.

Garrec et Palardoux pénètrent dans le supermarché comme de simples clients.

— Chef, vous êtes sûre qu'on aurait pas du demander d'abord au directeur du magasin ?

— Vous êtes trop à cheval sur la hiérarchie, mon vieux. Croyez-moi, ils nous auraient mis des bâtons dans les roues. Ah, j'crois bien que voilà notre homme.

— Où, j'vois rien ?

— Le grand mastard avec les cheveux longs, en train de ranger des brocolis dans le bac, là, vous voyez bien, il a un pansement à la main droite, c'est lui.

— Bonjour monsieur, dit Palardoux, je cherche le surimi, s'il vous plaît.

— Là, juste derrière vous.

— Non, en fait je suis flic, ma collègue aussi et on voudrait vous interroger discrètement, à quelle heure vous avez une pause ?

— Vous vous foutez de ma gueule ou quoi, j'ai pas envie de rigoler, j'ai du boulot !

— Bon, écoute-moi, trouduc : si tu veux pas finir dans un bac surgelé, t'as intérêt à coopérer ! dit Garrec.

— O.K, ça va, vous énervez pas, c'est juste que j'ai un peu de mal à croire que ce type soit flic.

— Faut pas se fier aux apparences : vous par exemple, vous avez l'air d'un abruti et pourtant j'suis sûre que vous êtes très intelligent.

Palardoux, vexé comme un pou par la remarque de P-F, décide de laisser faire Garrec :

— Si vous m'cherchez, chef, j'suis au rayon jeux vidéo.

— J viens vous reprendre dans un quart d'heure, Ghislain, et vous éloignez pas.

Une fois l'inspecteur parti, Garrec en vient aux faits :

— C'est pour mon histoire de chevreuil, c'est ça ? J'ai payé ma dette, vous savez, cent vingt heures de travail d'intérêt général à faire valser des vieilles en regardant Pascal Sevrin, croyez-moi, on trouve le temps long... Et j'vous parle pas des dommages et intérêts, hein...

— Non, non, rassurez-vous, c'est pas pour ça. C'est pour vos doigts.

— Quoi, mes doigts ? Ben, y sont là, vous voyez bien.

— Sauf deux, d'après vos pansements.

— Oh, vous savez, huit doigts ça suffit pour travailler à Promo Coco. Un accident bête, je les ai coincés dans les portes automatiques du magasin.

— Vous mentez. J'ai pris mes renseignements, aucun accident de ce type n'est survenu dans les six derniers mois, bluffe Garrec.

— Bon, vous avez raison. Je me les suis coupé en passant la tondeuse.

— Vous me prenez pour une tache, vous vivez en appartement !

— J'étais pas chez moi, j'étais ma grand-mère.

— Elle est morte.

— Non, l'autre grand-mère.

— Vous êtes né de père inconnu.

— Ben c'était la grand-mère de quelqu'un d'autre alors.

— Arrêtez de me la faire à l'envers, Merlu ! De toute façon vous êtes trop con pour savoir vous servir d'une tondeuse ! Si tu veux pas que je te coffre, file-moi un tuyau : tu les connais ces trois là ? dit-elle en montrant les photos de Slibard, Deguingois, et Lambert.

— Le deuxième, il ressemble à mon grand-père...

— Arrête avec tes vieux où je te cogne ! T'es géronto ou quoi ? Regarde bien la dernière, c'est une pute, tu dois la connaître !

— Non, non, j'vous jure, j'les ai jamais vus.

— Avoue, ça te fait mousser de couper des doigts à tire-larigot, espèce de tordu !

— Hein ?! Je comprends rien, là, puis j'ai du travail...

Patrice-Fabrice tourne les talons au lieutenant : Garrec ouvre le bac de brocolis surgelés, attrape Pat-Fab par le col et le balance la tête la première à l'intérieur.

— Ca te rafraîchit les idées, Merlu ?

— Arrêtez, j'ai le pif qui gèle !

— Pourquoi t'as coupé les doigts de trois cent cinquante-six personnes ? Réponds !

— Je vous en supplie, je comprends rien à ce que vous dites...

Une vieille à cabas s'avance vers Garrec :

— Pardon, Madame, je voudrais mes brocolis à la béarnaise.

— Tenez, réplique-t-elle en lui envoyant le premier paquet lui tombant sous la main.

(Elle appuie sur la nuque de Pat-Fab.) Admettons que t'y sois pour rien, qui t'a coupé les doigts alors ? Qui ?

— Personne, personne, c'était un accident, j'vous dit ! Sortez-moi de là !

— Lieutenant, qu'est-ce qui passe ? s'exclame Palardoux, de retour, en voyant la scène.

— Rien du tout, Ghislain, fait Garrec en ressortant le vendeur aux joues rubicondes et au blair congelé.

— Chef, on est à la limite de la bavure, là ! Puis c'est filmé, ici...

Au même moment, trois gorilles en costard rouge de la sécurité arrivent vers eux.

— Merlu, reste sur tes gardes, on te tient à l'œil ! Ramenez-vous, Ghislain, on prend la tangente !

— Attendez, chef, on va leur dire qu'on est flics...

— Non, j'ai pas envie que ma fille soit au courant. Venez, j'vous dis !

Les deux policiers partent à toute vitesse à travers les allées, poursuivis par les colosses de supermarché appelant des renforts au talkie-walkie. Garrec gagne la sortie, Palardoux l'imité avec un temps de retard, s'étant arrêté au rayon sucrerie pour y laisser une pièce de deux euros contre un paquet de chamallows.

10h44, de retour au commissariat, Garrec et Palardoux trouvent la commissaire Géraldine Garrec occupée à refaire la déco de son bureau. Dans un énorme sac poubelle gisent les derniers restes de presque quarante ans de bons et loyaux services du commissaire Royco, à savoir une demi-douzaine de boîtes de cassoulet de Castelnaudary, une photo de J-F Copé au cadre tordu et à la vitre brisée, le trophée gagné au tournoi de pétanque inter-commissariats Ile-de-France 2002 et une tête de sanglier empaillé.

— Alors ça a donné quoi votre Merluchon ? demande Géraldine au binôme infernal.

— Que dalle ! Bien sûr il est pas net sur la raison pour laquelle il lui manque deux doigts, mais il a rien à voir avec le colis, j'en mettrais ma main à couper, si j'ose dire

— Très drôle. En attendant j'ai une autre piste, grâce à Monsieur Mahmoud, le stagiaire repris de justice.

— C'est dingue, il a vraiment l'air vivant ce sanglier, dit Ghislain, en tournant la tête à quatre-vingt-dix degrés pour mieux voir l'animal.

Chantal Garrec l'imité et dit d'un air nostalgique :

— Sacré Royco, tous les ans à l'ouverture de la chasse il racontait aux collègues comment il avait tué ce sanglier : j'ai jamais rien dit à personne mais je l'ai croisé aux puces à Saint-Ouen quand il l'a acheté à un brocanteur.

— J crois qu'il me manque, chef, avoue Palardoux, la larme à l'œil.

— C'est normal, Ghislain, c'est le premier commissaire de votre vie, c'est comme un premier amour, il faut faire votre deuil.

— Vos jérémiades sont très émouvantes mais il faudrait que vous alliez voir notre deuxième suspect, ça sera vite fait, il habite en face.

— En face ? demandent les deux officiers incrédules.

— Oui, Mahmoud s'est souvenu avoir vu un homme roder autour du commissariat avec un carton peu avant l'arrivée de notre colis de doigts. C'est peut-être lui qui l'a amené. On l'a identifié très facilement car il est repassé devant plusieurs fois. Bidoux dit qu'il est connu comme le loup blanc en tant qu'emmerdeur de première, tout le temps à se plaindre du tapage nocturne des voisins. J'ai vérifié : en effet, Monsieur Lazare Rabat-Joie a déposé trente-deux plaintes pour tapages nocturnes, nuisances sonores et même intimidation et coups et blessures à l'aide d'objets contondants au cours de ces six derniers mois. Et je soupçonne Bidoux de pas les avoir toutes enregistrées.

— Il est bidon ce Bidoux, remarque à juste titre Ghislain.

— A ce propos, quand on aura cinq minutes, je voudrais vous interroger tous les deux séparément pour savoir ce que vous savez sur les agissements, ou plutôt les non-agissements de l'officier Bidoux. Je ne suis pas sûre qu'il ait vocation à rester dans ce commissariat.

— J te préviens tout de suite, c'est pas à quarante-cinq ans que j'vais devenir une balance, puis j'ai pas l'habitude de dézinguer les ambulances, c'est pas mon style.

— Inutile de monter sur tes grands chevaux, on verra ça plus tard. Allez d'abord chez Rabat-Joie, résidence du Lotus, bâtiment 2, appartement 23.

11h 02, résidence du Lotus, bâtiment 2, appartement 23. Les deux agents ont l'oreille collée à la porte :

— Je rêve ou j'entends de l'accordéon ? demande Garrec.

— Ca me rappelle quand j'étais allé voir Yvette Horner sur le Tour de France avec mon père et ma mémé Chouchen qui avait failli se faire écraser par la voiture-balai pour ramasser une casquette et un stylo : un chouette souvenir.

— J'me doute, bon re-sonnez, on va pas y passer la journée.

Au troisième coup de sonnette, Palardoux se met à tambouriner en criant :

— Ouvrez, poli...

— Oh c'est pas bientôt fini tout ce boucan, qu'est-ce que vous voulez ? C'est pas une heure pour déranger les gens, j'étais en train de préparer mon repas.

L'homme qui se tient dans l'embrasure de la porte mesure à peine un mètre cinquante, a un bandeau à l'œil gauche et un accordéon dans les bras. Garrec et Palardoux entrent dans l'appartement sans attendre d'y être invités. Comme toujours devant un être faible et sans défense, Ghislain sent une confiance nouvelle l'envahir. Il mène l'interrogatoire :

— Que faisiez vous hier matin sur le coup des neuf heures ?

— Euh, rien j'sais pas, rien de spécial, j'étais là.

— Vous n'êtes pas sorti de chez vous en portant un carton ?

— Un carton ? Quel carton ? De quoi vous parlez ? Pourquoi j'aurais un carton ?

Garrec laisse le suspect à Ghislain et inspecte la maison : il y a des oiseaux, chats, chiens, et lapins empaillés sur la cheminée, elle tombe sur une collection de vieux accordéons dans un placard et fait dans la chambre une étrange découverte. Il y a des dizaines de boîtes à biscuits empilées : certaines contiennent des cheveux blonds, bruns, roux, blancs et même bleus, rouges ou verts, d'autres des ongles, d'autres encore des poils, des cils et des sourcils. Garrec ramène un carton sur la table du salon où Palardoux cuisine l'animal :

— C'est quoi ça ? Des trophées de tes victimes ?

— Mes victimes ? Quelles victimes ? Vous savez, au stade où en sont les gens quand je les rencontre, je peux plus tellement leur faire de mal.

— Comment ça ? Sois plus clair, Rabat-Joie, le semonce Palardoux au top de sa forme en pensant à la régalade de chamallows en perspective.

— J'suis croque-mort, ça c'est juste quelques souvenirs de ces êtres dont il ne reste que des cadavres rongés par les vers. Vous avez déjà vu un cadavre, lieutenant Palardoux ?

— Inspecteur, je n'ai que le grade d'inspecteur.

— Je veux dire un vrai mort, pas ceux qu'on voit à la télé ou dans les films : répondez, inspecteur.

— Euh, je sais pas, euh, oui, sûrement, enfin non, pas vraiment, ça dépend, en fait. Est-ce que ça compte un lapin nain ?

— J'ai bien peur que non, moi je vous parle d'humains qui sont passés de l'autre côté, qui n'ont laissé ici que leur carcasse, vulgaire bout de viande plus ou moins avariée. Je vous parle de l'aspect, de l'odeur d'un cadavre, de la sensation que l'on a quand on touche sa peau, de leur regard qui n'en est plus vraiment un. Vous croyez à la vie après la mort, inspecteur ? Et vous lieutenant ?

— Ecoutez, on parlera métaphysique un autre jour si vous voulez, mais là, on a une affaire sur les bras : est-ce que vous récupérez aussi les doigts ?

— Jamais de la vie : même mort, un corps c'est sacré, je ne conserve que ce qui peut être prélevé facilement et qui continue de pousser après la mort. Je conserve la part vivante des morts, vous comprenez ? Non, bien sûr vous ne comprenez pas, vous êtes des esprits obtus obsédés par la science, la raison et la loi : mais tout ça n'est qu'illusion, c'est vous qui êtes dans l'erreur !

— Tu m'en diras tant, Rabat-Joie.

— Je suis un artiste moi vous savez, oui, ne riez pas, je suis un artiste, j'écris des chansons, et je m'accompagne à l'accordéon.

— C'est pour ça que vous en avez toute une plâtrée dans un placard ?

— Oui, j'ai eu un lot à très bon prix mais l'antiquaire allemand qui me les a vendus n'a pas su me dire s'ils appartenaient à des nazis ou à des juifs déportés. J'aime bien savoir à qui ont appartenus les instruments, ça a une influence sur leur sonorité vous savez.

Le portable de Garrec se met à vibrer :

— Garrec à l'appareil.

— Ici le commissaire. Reviens vite fait avec ton collègue, j'ai deux mots à vous dire !

— Je suis ta mère, Géraldine parle-moi sur un autre ton !

— Mère ou pas, ça va chauffer pour vous ! Je viens de recevoir un coup de fil du supermarché Promo Coco, j'ai appris le scandale que vous avez fait là-bas ! On parle aussi d'un vol de chamallows ! C'est inadmissible !

— Euh, pardon Madame le commissaire, s'immisce Ghislain jusque-là en grande conversation avec le suspect, mais j'ai laissé une pièce de deux euros à la place et...

— Arrêtez, Palardoux ! Soyez tous les deux de retour au commissariat dans les cinq minutes sinon les représailles seront sévères !

Garrec coupe la communication et jète un regard dur à Ghislain, qui se tourne vers Rabat-Joie :

— Bon, on fait comme on a dit alors, dès qu’y sera mort j’vous amène Mistigri, le vieux chat angora de Mémé Chouchen, et vous me l’empaillez à moitié prix ?

11h38, commissariat de Meaux. En petit tas contrit, les officiers de police sont rassemblés devant le bureau de Géraldine Garrec qui les sermonne vertement :

— J’vous préviens, y’a des choses qui vont changer ici. Avec tout le respect que j’ai pour Royco, ce commissariat part à vau-l’eau. Maîtrise, engagement, efficacité, tels seront nos maîtres mots. A partir de maintenant, tous vos résultats seront notés et analysés. Chaque mois, j’établirai un bilan individuel de chacun afin de différencier les bons éléments des planqués. Pas de tire-au-flanc dans mon commissariat ! Terminé les bavures, les approximations, et les coups de Trafalgar ! Je tiens à ce que les hommes de cette brigade se comportent de manière exemplaire, irréprochable. On respecte la procédure ou ce sera la mise à pied. Pas de boulette, Garrec ! Et ça vaut aussi pour vous, Palardoux ! Et même pour toi, Putois ! C’est clair ?

— Oui, commissaire, répond en chœur tout le personnel.

Une voix féminine désœuvrée arrive de l’accueil :

— Lieutenant Garrec, lieutenant Garrec ! Aidez-moi, j’vous en supplie !

Palardoux se retourne et voit une jeune femme mince et pâle aux cheveux bicolores sans doute fruits d’une teinture ratée ; elle porte un gros carton en tout point semblable au premier, avec l’adresse du commissariat et la mention « Lieutenant Garrec » au feutre noir.

— Comment vous avez eu ça ? demande Chantal Garrec. Puis vous êtes qui ?

— Je m’appelle Sabrina Gourlaouen. J’ai trouvé ça ce matin, devant chez moi. Quand j’ai vu ce qu’y avait dedans, je l’ai amené à l’adresse marquée dessus. C’est vous le « Lieutenant Garrec » ?

— Donnez-moi ça, on fera les présentations plus tard !

Garrec prend le colis et le pose violemment sur le bureau de Marie Poincaré qui en sursaute. A peine ouvert, l’odeur suffit à faire défaillir la secrétaire ; entourée par ses collègues, Garrec découvre à l’intérieur un pain surprise agrémenté d’une flopée d’oreilles plus ou moins bien tranchées.

— On progresse, encore trois ou quatre cartons et on aura les corps au complet !

— Bouclez-la, Bidoux ! dit Géraldine. Notre affaire prend une nouvelle tournure. Bidoux, Putois, Mahmoud : vous êtes de corvée de triage d'oreilles. Garrec et Palardoux, prenez la déposition du témoin, et pas de blagues. Madame Claude, vous... Madame Claude ?

— Je suis là, répond une voix rauque dans le dos du commissaire.

Sortant d'une salle d'interrogatoire où elle vient de salement tabasser un Indien à coup de tatane, une grande Noire costaude se pose devant Géraldine : il s'agit de Claude Mokabé, transsexuelle martiniquaise et ancien catcheur professionnel récemment reconvertie dans le maintien de l'ordre en métropole.

— Madame Claude, vous allez questionner les voisins de cette demoiselle et tâcher de savoir qui lui a apporté ce colis. Je vous fais confiance pour ramener des informations de première fraîcheur.

— Vous en faites pas, mam'zelle le commissaire, à moi on me dit tout, j'ai un visage qui inspire confiance. Puis les zozos muets comme des carpes, j'les dérouille, j'les assaisonne, une fois qu'ils retrouvent leurs esprits ils retrouvent aussi leur langue, sinon j'les dérouille encore, j'leur tambourine les tibias, puis après...

— D'accord, d'accord, faites de votre mieux, tempère Géraldine. Dans le cadre de la loi républicaine, si possible.

Dans le bureau de Garrec, Ghislain et elle essaient d'en savoir plus sur leur témoin.

— C'est Sabrina votre blaze ?

— Sabrina Gourlaouen, oui, c'est ça. Je suis coiffeuse. Apprenti en fait. Mais j'apprends vite, hein. Parce que y'a apprenti et apprenti, moi je vois, je travaille à Tif Attitude, 12 avenue du Reblochon, en centre ville, vous connaissez peut-être, non, bon, mais vous pouvez passer, à l'occasion, lieutenant Garrec, on vous fera une belle mise en plis, on a reçu des machines américaines du Canada, c'est vraiment top et...

— Coupe pas les cheveux en quatre avec moi, Gourdaouen !

— Gourlaouen.

— C'est pareil ! Tes histoires de coiffeuse, j'm'en tamponne copieusement ! Ce qui m'intéresse c'est le colis ! Qui l'a amené ? Et qui nous dit que c'est pas toi qui les a découpées, ces oreilles ! On les connaît, les apprentis : une coupe au bol, un coup de ciseaux de travers et c'est la boucherie ! Mets-toi à table, ça te soulagera !

— En plus c'est bientôt l'heure de manger, dit Palardoux qui a un petit creux.

— Vous êtes très méchante, lieutenant Garrec ! Je préfère parler avec Monsieur Ghislain si c'est comme ça ! s'exclame Sabrina avant de fondre en larmes.

Face au torrent lacrymal déversé, Garrec jète l'éponge :

— Occupez-vous d'elle, moi je vais m'en griller une pour me passer les nerfs.

Alors que Palardoux reste seul avec la coiffeuse lâchant les vannes, Garrec, sortant une clope, tombe nez à nez dans le couloir avec Jean-Rémi Tribouillard, dit J.R., homme au passé trouble, mystérieux s'il en est. En costard sombre, on le voit parfois discuter avec Sylvette Boléro, la psy du commissariat dont le bureau jouxte les chiottes. Garrec a bossé avec lui quelques années auparavant, avant son accident et sa crise mystique. Depuis, il a une balle dans la tête, un pète au casque et deux cents numéros du bimensuel *Le Vaudou Facile* dans les tiroirs de son bureau.

— Halte là, Chantal, le mauvais œil te poursuit.

— Tu parles de mon ex ou des impôts ?

— Des cartons d'organes déchiquetés avec ton nom écrit dessus. Tu es directement visée. On a juré ta perte. On cherche à te nuire. On te veut du mal. J'ai eu une vision, tu sais.

— Sans rire ?

— Je ne ris jamais, avec ma balle dans la tête ça me fait des crises d'épilepsie. Tu vas être attaqué par un géant armé d'un lavabo, je l'ai vu en rêve.

— Ecoute, J.R., c'est pas le moment de me polocher avec tes dingeries new age, tes rêves d'évier et de géant vert. En fait, ça va mieux depuis hier ?

— Oui, désolé d'avoir dû décommander notre dîner du lundi mais ma balle dans la tête s'est mise à bouger, j'avais le crâne comme un flipper en tilt perpétuel.

— Pas grave, on remet ça à la semaine prochaine. A plus, J.R.

— A bientôt, Chantal. (Jean-Rémi marque un silence pendant qu'elle s'éloigne.) Si tu es encore en vie.

18h44, dans le bureau de Géraldine. Après une journée de tri d'oreilles et d'hypothèses improductives, l'heure est au bilan. Occupée à fumer une roulée avec Mahmoud, Garrec entre en dernier : Sabrina et Palardoux sont assis côte à côte, Sylvain Putois debout à leur droite.

— Puisque tout le monde est là, nous pouvons commencer. On vous écoute, Putois.

— Après décompte et vérification, le carton contient cent vingt-six oreilles. Blanches, Noires, d'hommes, de femmes, percées, non percées, la totale. Impossible d'en tirer quoi que ce soit. Bidoux affirme que la plupart appartiennent à des réfugiés bosniaques parce que les cartilages sont mous et que c'est signe de dénutrition, il a téléphoné à sa belle-sœur qui a confirmé, elle est oto-rhino à Villejuif, mais je sais pas si...

— C'est bon, Putois, on a compris. Vu la complexité de l'affaire, nous devons être prudents. Madame Gourlaouen a été impliquée pour une raison que nous ignorons. Elle est peut-être en danger (Fixant jusque-là Ghislain de profil, Sabrina pose sa main sur la sienne, ce que ne manque pas de remarquer Garrec.). Idem pour vous, lieutenant. Votre nom figurait sur les deux colis, c'est donc qu'on vous en veut personnellement. Par conséquent, vous serez toutes les deux mises sous surveillance policière. Madame Gourlaouen, l'inspecteur Palardoux assurera votre protection à domicile jusqu'à nouvel ordre. Quant à vous, lieutenant Garrec, je crains qu'on ne cherche à s'en prendre à vous physiquement. Par prudence, vous logerez dans un appartement réservé à la protection des témoins. Des officiers se relaieront pour assurer votre sécurité. Je prendrais la première garde ce soir.

— Attends, Géraldine, tu délirés, j'veis pas me planquer comme un rat musqué parce qu'un cinglé écrit mon nom sur ses paquets d'oreilles ! C'est n'importe quoi !

— C'est surtout un ordre, lieutenant Garrec ! On ne vous demande pas votre avis. Ces deux mesures s'appliquent dès maintenant. Vous pouvez disposer.

Sous le regard incrédule de Ghislain et de sa fille, Garrec sort en premier en claquant la porte comme au bon vieux temps de Royco.

18h53, Ghislain n'en mène pas large, recroquevillé sur le siège passager de la Fiat Punto que Sabrina conduit pied au plancher.

— Vous croyez vraiment que je suis en danger, inspecteur, qu'un psychopathe sanguinaire est à nos trousses à l'heure qu'il est ? dit-elle en fixant Palardoux.

— Euh, j'en sais rien, on m'a dit de vous protéger, alors je vous protège, c'est tout, mais vous devriez faire attention à la route.

— Je me sens en confiance avec vous, c'est vrai, vous êtes rassurant pour une femme. On a dû déjà vous le dire je suppose ?

— Non, pas vraiment, dit-il tout en donnant un tour de volant afin d'éviter un trente-deux tonnes.

Au même moment, dans un appartement à la tapisserie à perdreaux du centre-ville, le lieutenant Garrec fait les cent pas devant Géraldine, assise sur le lit double couvert de dossiers d'affaires précédentes.

— Et ce cuisinier barge, Raymond Toulard, que t'as coincé en début d'année ? C'est peut-être lui qui cherche à se venger ?

— Même s'il avait pas le coup de bistouri très propre, ça m'étonnerait. Il est en taule et pour longtemps, puis trop naze pour s'être acoquiné avec un tueur à gages digne de ce nom.

— Et le véliplanchiste fou, celui de l'affaire du Cap-Ferret en mars 1991 ? demande Géraldine en épluchant un autre dossier.

— Mort en cabane. Il s'est noyé dans un seau.

— Et la Découpeuse du Val-de-Marne, cette super mamie qui avait tronçonné ces trois ex-maris pour en faire du pot-au-feu ?

— Oh non, elle était sympa cette vieille, on avait eu un bon contact.

— Parmi les suspects crédibles que t'a coffrés et qui sont sortis de prison, y'a Igor le roi du gore, l'infirmier qui faisait des snuff movies avec des paralytiques, Jeannot Pépin, le bouliste qui a éclaté la tronche de ses partenaires de triplete, et Manuela Rapapoum, la Malgache qui bossait dans un abattoir de faisans.

— Ecoute, Géraldine, on perd notre temps ici. C'est pas une histoire de vengeance, je le sens. Une vendetta lambda c'est deux balles dans le dos, pas des paquets cadeaux de doigts et d'esgourdes ramollies ! On marche sur la tête dans cette affaire, on s'égare complètement.

— Je te signale que c'est pour ta protection que je fais tout ça. Contrairement à toi je prends cette histoire au sérieux. Tu insinues que je fais fausse route ?

— Parfaitement.

— Je ne te permets pas de mettre en doute mes compétences, je suis sortie première de ma promotion haut la main, j'ai fait des

— études, on sait, oui, bravo, madame, bravo, en attendant c'est pas toi qui t'es tapé de trier les bouts de paluches. Tu voulais pas te salir les mains, j'imagine. T'es à côté de la plaque, Géraldine, puis tes méthodes ça pue l'école de police, la bureaucratie laborieuse et le code de déontologie.

— N'emploie pas des mots dont tu ignores le sens.

— En tout cas je connais le terrain, moi ! Je trifouille pas de vieux dossiers en bavassant comme une coiffeuse ! Parlons-en de celle-là, tiens, la Sabrina Gourdasse qui regardait Palardoux avec des yeux de merlan frit ! Je t'en foutrais des mises en plis, moi !

Garrec marque un temps d'arrêt, comme si elle venait de comprendre quelque chose.

— Qu'est-ce qui y'a ? T'as une idée ?

— Non, enfin, peut-être. Retrouve le dossier de, comment, le type des snuff movies...

— Igor le roi du gore ?

— Voilà, Igor, j'aimerais jeter un œil à un truc. En attendant je vais aller me rafraîchir.

Garrec se rend dans la salle de bain pendant que sa fille cherche le dossier en question. Au bout de quelques minutes, ne la voyant pas revenir, elle se décide à aller taper à la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ca fait des plombes que je t'attends, je sais pas ce que tu voulais voir sur Igor mais...Eh, tu m'entends ? (Elle tente d'ouvrir mais la porte est fermée à clé.) Ouvre ! Ouvre tout de suite ! (Rien.) J'vais rentrer, j'te préviens !

Géraldine recule, sort son arme de service et explose la serrure. Un courant d'air la frappe au visage en entrant.

— Et merde !

A l'intérieur il n'y a personne — seulement une petite fenêtre ouverte en hauteur.

19 h 12, pavillon de la banlieue de Meaux, chez Sabrina.

— C'est joli chez vous, c'est, comment, très féminin dit Ghislain en parcourant du regard les napperons en dentelles, poupées de collections représentant les différentes régions de France et couples d'oiseaux multicolores en porcelaine.

— On va rester ensemble combien de temps, enfin, je veux dire, vous allez assurer ma protection pendant combien de temps, inspecteur ?

— Je sais pas, jusqu'à ce que le coupable soit mis hors d'état de nuire, j'imagine.

— « Hors d'état de nuire », ouh la la, c'est impressionnant, vous devez avoir beaucoup de succès avec les femmes, Ghislain. Je peux vous appeler Ghislain ? On a presque le même âge, en plus. C'est vrai c'qu'on dit sur le prestige de l'uniforme et tout ça ?

Alors que Ghislain lui fait remarquer qu'il n'a pas d'uniforme et qu'il préfère autant qu'elle l'appelle inspecteur, le regard de Sabrina se fait plus insistant :

— J'ai l'impression que j'veus connais depuis longtemps, c'est bizarre, non ?

— Oui, des fois on a de drôles d'impressions de déjà-vu, quand j'ai rencontré ma fiancée par exemple, j'étais sûr de l'avoir déjà vue mais c'est parce qu'elle avait travaillé un été dans une boulangerie bretonne où j'allais avec...

Sabrina prend brusquement Ghislain par le bras et le force à s'asseoir sur un fauteuil couvert de tissu à fleurs bon marché :

— On se connaît, Ghislain, on se connaît bien même, on s'est rencontré à Trégastel le 22 août 2003, dans un bistrot-karaoké, t'as chanté « L'Aventurier » et t'as remplacé le pianiste qui s'était blessé à la main droite en mangeant de la fondue bourguignonne.

— Ah oui, je m'en rappelle, j'ai joué « All

— you need is love ». Je m'en souviens comme si c'était hier. Tu sais, Ghislain, c'était le plus beau jour de ma vie.

Palardoux blêmit mais essaie de ne pas montrer sa peur à Sabrina, fidèle en cela aux recommandations du lieutenant Chamouveau lors de sa journée de formation sur la maîtrise des forcenés en milieux clos.

— Je vais à la cave chercher une bouteille de vin pour fêter nos retrouvailles, tu bouges pas, promis, Ghislain ? dit-elle en disparaissant dans le couloir.

L'inspecteur passe en revue les cinq points essentiels pour venir à bout d'un forcené.

1. Rester calme et ne pas montrer qu'on a peur.
2. La convaincre qu'on est d'accord avec elle.
3. Chercher à savoir si elle est armée et si elle a des complices.
4. Prévenir le commissariat et la neutraliser par ses propres moyens en attendant l'arrivée des collègues.
5. N'utiliser son arme qu'en cas de danger de mort.

Ghislain sort son portable, tente d'appeler Garrec mais il n'y a pas de réseau. Il sort du salon, descend un escalier en colimaçon et découvre Sabrina à genoux devant une sorte d'autel. Malgré la faible lumière des bougies et la fumée d'encens, il voit que les murs de la cave sont tapissés d'agrandissements de photos de lui : Ghislain enfant avec son seau et sa pelle sur la plage à Trouville, Ghislain ado posant avec son skate et son trophée de champion départemental ; sur la photo la plus récente prise à Disneyland la tête de Marmelade, sa fiancée a été découpée sauvagement au cutter. Il n'a pas le temps de regarder de plus près les classeurs pleins de coupures de journaux sur toutes les affaires résolues par Garrec et lui qu'une brûlure le lance à la cuisse. Sabrina vient de le piquer avec une longue aiguille, qui, en temps normal, aurait suffi à elle seule à le faire défaillir. Elle lui dérobe son arme de service et referme la porte à double tour.

— Sabrina, qu'est-ce que c'est tout ça ?

— Je t'aime Ghislain, depuis le premier soir où je t'ai vu. Et tu m'aimes aussi, je le sais. Ghislain, tu m'entends ? C'est Sabrina ! Tu te souviens de moi, quand même ?

Palardoux sent ses jambes trembler, sa dernière heure est venue, il en est sûr, cette fille est une vraie psychopathe, bien sa veine, il n'attire que des barges — il se souvient de la première de la classe qui carburait aux amphètes, de la prof de serbo-croate nymphomane, de la championne de fléchettes qui s'entraînait dans sa chambre universitaire au mépris des règles de sécurité les plus élémentaires. Puis il pense à Marmelade — enfin une fille normale, même si elle portait des socquettes : les larmes lui viennent aux yeux en imaginant tous les petits Palardoux qu'ils n'auront pas, qui auraient pu chercher des œufs de Pâques ou se

précipiter au pied du sapin pour ouvrir maladroitement leurs cadeaux de leurs petites mimines potelées. Par instinct de survie, l'inspecteur se reprend et essaie de gagner du temps.

— Si, si, je me souviens de toi, bien sûr, tu connaissais par cœur les paroles de « l'Aventurier », je voulais te parler mais j'ai pas osé, je suis assez timide, en fait, puis j'avais de l'eczéma à l'époque, en plus je croyais que t'avais déjà un copain...

— Le gros Bébert ?

— Oui, oui, c'est ça, le gros Bébert, exactement, renchérit Ghislain en appliquant la règle numéro deux.

— C'est mon cousin, Bébert, il fait deux cents kilos et il est fan de Lorie !

— De Lou Reed ?

— Non, de Lorie, celle qu'est avec Garou, le grand moche qui braille comme un bouc, tu vois qui c'est ? Puis Bébert en plus il sent le chien malade, il travaille dans une animalerie, moi je peux pas le blairer mais il me lâche pas les basques quand je vais chez Mémé Thérèse.

— Mais oui, t'es la fille de la vieille Thérèse, je me souviens ! s'exclame Palardoux.

Il ne ment qu'à moitié, se remémorant la fois où il était certain d'avoir été suivi dans les rues de Trégastel par une fille à lunettes de soleil, maillot de bain rose et paréo chamarré. Sa grand-mère lui avait dit que c'était la petite-fille de Thérèse. Les paroles prophétiques de Mémé Chouchen lui reviennent alors : « C'est une pauvre fille, elle est pas méchante, mais méfie-toi quand même ! Son dernier fiancé a disparu de la circulation du jour au lendemain et personne l'a jamais revu. »

Devant l'autel où Sabrina se prosternait quelques minutes plus tôt, Palardoux aperçoit des photos agrandies de ses oreilles et de ses doigts et fait le rapprochement avec les deux colis.

— T'avais des doigts de fée, Ghislain ! Et une oreille ! Un vrai musicien ! C'était magnifique, hein, tu te rappelles ?

« A qui peuvent bien appartenir tous ces doigts et ses oreilles ? » se dit-il, désormais dans le coaltar, sans oser le lui demander. « Je suis le prochain, mes doigts et mes oreilles vont y passer, salope de fétichiste ! » pense Palardoux, la vue trouble et le gosier sec.

— On va partir ensemble, ce monde n'en vaut pas la peine, rien n'en vaut la peine, dit-elle en l'attachant au radiateur avec une corde. Je vais chercher ce qu'il faut et tout sera fini.

Alors que Sabrina est remontée pour récupérer le poison et les autres accessoires nécessaires à un double suicide passionnel réussi, Palardoux entend un bruit suspect. La porte de la cave s'ouvre en lui dévoilant un visage familier :

— Chantal ! J’extrapole, je m’hallucine ! C’est bien vous ? Ou vous êtes un ange ?

— Moi, un ange ? Quand je dirai ça à la taulière, ça la fera drôlement marrer.

— C’est bien vous alors, Chantal, je reconnais votre voix. Elle m’a drogué et elle a pris mon arme, c’est cette tarée qui a tout manigancé depuis le début, elle a découpé les...

— Je sais, je sais, pas de temps à perdre, chuchote Garrec, venez Ghislain, je vais vous aider à marcher.

Garrec passe le bras de Palardoux autour de ses épaules pour qu’il s’appuie contre elle. Ils s’apprêtent à sortir quand Gourlaouen pousse la porte :

— Lieutenant Garrec ?

— Sabrina, répond Garrec en lui flanquant un grand coup de porte dans la tronche.

La foldingue se rétame sur le sol de la cave dont s’extirpent Garrec et Palardoux. Ils passent par la porte de derrière donnant sur un jardin envahi de ronces, de mauvaises herbes et de déjections félines. Toutes sirènes hurlantes, une voiture de police arrive en trombe sur les lieux. En sort la commissaire Géraldine Garrec, furibarde.

— Oh, mademoiselle Géraldine, ça me fait plaisir de vous voir, marmonne Palardoux, défoncé.

— Je me suis doutée que t’étais venue là dit-elle à sa mère. C’est quoi ce bordel ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Désolé pour tout à l’heure mais on a résolu l’affaire. C’était la coiffeuse, une vraie barjot. Elle est H.S. dans la cave avec une bosse sur le crâne. Marteau comme elle est, j’espère qu’ils la laisseront pas couper les tifs de ses codétenues dans sa prison pour femmes.

— Mais comment t’as fait pour...

— On parlera de ça plus tard, Géraldine. On se verra au commissariat.

— Ok.

La commissaire rentre dans l’appartement de Sabrina ; Garrec et Palardoux arrivent tant bien que mal sur le trottoir.

— Chef, où est la voiture ?

— J’ai pas la bagnole, Ghislain, j’suis partie un peu précipitamment, mais on a un super taxi qui nous attend.

En effet, un taxi les attend devant la grille, avec au volant un individu de type nord-africain âgé d’une cinquantaine d’années, moustachu au regard affable :

— Mohamed, taxi jour et nuit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, été comme hiver, Paris et banlieue parisienne, partout où vous voulez y aller, Mohamed il est là, Mohamed il vous emmène.

— Merci Monsieur Mohamed, pour l’instant emmenez-nous au commissariat de Meaux.

— Oh, j’vais voir mon fils alors : il est gentil mon fils, madame la policière ? Il a fait quelques bêtises bien sûr comme tout l’monde, mais c’est des erreurs de jeunesse, voilà, maintenant Mahmoud il est sur le droit chemin, peut-être même un jour il sera policier comme vous ! Y va à la mosquée, y fait ses prières trois quatre fois par jour, il mange halal, on va peut-être réussir à le marier avec sa cousine Fatna, inch’Allah !

— Ce coup-ci, je crois bien que vous m’avez sauvé la vie, chef.

— Vous êtes un bourreau des cœurs, Ghislain, vous l’avez rendu zinzin, cette drôlesse ! Un peu plus et elle vous entraînait dans sa folie des puzzles humains, conclut Garrec alors que Palardoux, à bout de force, s’est endormi à côté d’elle.

Mercredi 10 juillet, 20h32, cour intérieure du commissariat de Meaux. C’est la fête au commissariat : banga à gogo, punch maison concocté par Hervé Bidoux contenant le fameux ananas et chamallows grillés au barbecue par un Palardoux n’en revenant pas d’être encore en vie. Mahmoud, Jean-Gilbert et Marie Poincaré fument un joint près des buissons pour se remettre des derniers jours. Claude, la flic noire transsexuelle, raconte ses meilleurs combats de catch à Jean-Rémi Tribouillard en l’entraînant dans une chenille endiablée :

— Qu’est-ce que j’lui aie mis à la Sorcière du Benelux, j’espère qu’elle avait un bon dentiste et une mutuelle parce qu’à la fin du combat il lui restait que deux dents en haut.

Près du buffet, la petite bande d’officiers discutent de la dernière affaire résolue.

— Comment vous avez su que c’était Sabrina ? demande Palardoux à Garrec.

— Un coup de chance, en fait. Je me suis rappelé qu’elle vous avait appelé Ghislain alors que personne ne lui avait dit votre prénom. Puis dans le bureau du commissaire elle vous regardait l’oreille en vous touchant la main, j’ai trouvé ça louche. C’est quand j’ai compris qu’elle avait adressé exprès le colis à mon nom pour nous lancer sur une fausse piste que tout s’est éclairé : la pièce centrale du puzzle, c’était pas moi mais vous.

— Limpide, chef. Mais d’où venaient les doigts et les oreilles ?

— C’est très simple : Sabrina n’est pas coiffeuse. Avant de fausser compagnie à Géraldine, j’ai appelé les renseignements pour avoir le numéro de Tif’Attitude où on m’a dit

qu'il avait déposé le bilan y'a six mois, ce qui a confirmé mes doutes. Elle travaille dans une écluse près de la Falaise des Noyés, elle a eu qu'à se servir en doigts et en oreilles sur les macchabées. Et puis y'en a d'autres qu'elle a achetés sur Internet à des nazebroques perclus de dettes comme le Patrice-Fabrice du supermarché où vous avez piqué les marshmallows.

— Chamallows.

— C'est pareil.

— N'empêche, il était temps que ça finisse, ce matin quand le facteur est passé j'ai cru qu'on avait encore reçu une pochette-surprise avec je ne sais quels bouts d'êtres humains dedans, dit Géraldine.

— A propos Bidoux, on fait comment pour le pari ? demande Sylvain Putois.

— Ben personne a gagné : t'avais dit que la prochaine livraison ça serait des nez et moi des orteils, donc on a tous les deux perdus, ça sera pour une autre fois, tant pis.

— Dites-moi que j'ai mal entendu, vous ne faites pas de paris stupides et obscènes sur des enquêtes en cours ?

— Vous avez mal entendu, chef.

— Et les photos de moi, comment elle les a eues ?

— Hier soir, après qu'on ait mis votre Sabrina au trou, j'ai appelé Mémé Chouchen et elle m'a tout avoué : contre un peu de liqueur de poireau, elle lui a donné des photos de vous de la maternité à aujourd'hui.

— C'est que ça tape sur la cafetière, la liqueur de poireau, commente Bidoux.

A l'écart, J.-R. a rejoint Sylvette, la psy lacanienne qui lape le punch à petites gorgées.

— Ah, Jean-Rémi, te voilà ! Viens, j'ai à te parler ! Tu sais que j'aurais pu résoudre cette affaire dès le début ?

— Comment ?

— Les mots, Jean-Rémi, les mots ! Dans le premier colis, celui avec les doigts, y'avait un ananas. Le coupable était donc une femme. JCVD.

— Pardon ?

— Parce que l'ananas égal la nana, explique Sylvette passablement bourrée. L'ananas, la nana, tu piges ? C'est pas compliqué, quand même. T'es mou du bulbe ce soir, Jean-Rémi ! L'ananas, la nana, la fille, quoi ! Jean-Rémi, tu m'écoutes ?

— Des ombres planent au-dessus de nous, Sylvette.

— Ah bon. Je vois rien, moi.

— Je crains que le pire ne soit à venir. Un orage dont nous ignorons tout nous menace tel un spectre furieux. Le futur me semble chargé de bien sombres nuages...

— Tu me fais peur quand tu deviens lyrique, Jean-Rémi.

Non loin de là, une jeune femme bien sous tous rapports entre timidement dans la cour et fait un signe de la main à Palardoux en lui souriant.

— Ah, chef, regardez, c'est ma fiancée, Marmelade.

— Vous êtes encore défoncé, Ghislain ? Personne peut s'appeler Marmelade.

— Si, si, j'vous jure, on sort ensemble depuis six mois, elle est dans les relations publiques, elle chausse du trente-huit et elle est allergique à la bouillabaisse, même que...

— Ghislain ?

— Oui, chef ?

— Fermez-la à la fin.